

Yasmina Adi défie l'Histoire

CINÉMA

Un travail de titan, des archives saisissantes et un regard sévère sur la répression de milliers d'Algériens à Paris, le 17 octobre 1961 : tel est le pitch du dernier film de Yasmina Adi, *Ici on noie les Algériens*, primé récemment à Dubaï.

PAOLA FRANGIEH (AVEC AGENCES)

Ici on noie les Algériens a remporté le deuxième Prix de la catégorie «Poney arabe» au Festival international du film de Dubaï, clôturé le 14 décembre. Le film s'est démarqué par le regard porté par la cinéaste Yasmina Adi, qui permet de faire la lumière sur une page sombre de l'histoire franco-algérienne. Réalisatrice et documentariste émérite, auteur de *L'autre 8 mai 1945* (un premier film qui a récolté de nombreux prix en 2008), elle signe aujourd'hui avec *Ici on noie les Algériens* un deuxième opus poignant sur les événements qui entourent la guerre en Algérie.

Des corps dans la Seine

Quand Yasmina Adi eut accès à des archives étayant la répression des manifestants algériens à Paris en 1961, elle fut choquée de déterrer une poignée de preuves relatives à une des phases les plus contestées de l'Histoire française récente. Rappel des faits : en 1961, alors que la bataille pour l'indépendance de l'Algérie gagnait du terrain et s'étendait vers la France, le chef de la police parisienne Maurice Papon ordonna à la police de réprimer des milliers de manifestants algériens qui avaient défié le couvre-feu du 17 octobre. Des douzaines de corps furent retrouvés plus tard dans la Seine. La France avait revendiqué la mort de 40 personnes lors de cet incident, mais Adi affirme que ses recherches révèlent des chiffres bien plus atroces. « Il est difficile d'avancer

« Le refus de la France de reconnaître publiquement ces événements contraste avec l'image de la France d'aujourd'hui, celle d'un pays qui chapeaute le Printemps arabe. »

Yasmina Adi



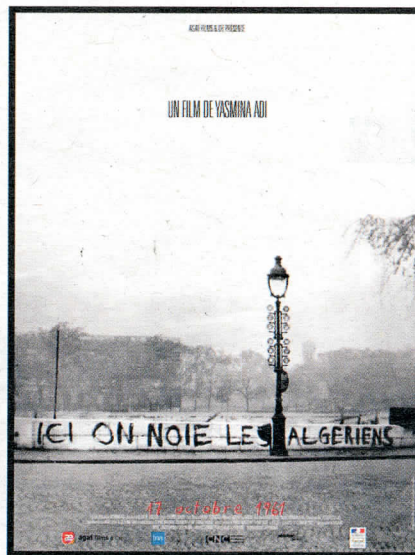
«Ici on noie les Algériens» est à la croisée du présent et du passé, oscillant entre narration véridique et images d'archives.



La réalisatrice Yasmina Adi.

cer un nombre précis. Certains disent qu'ils étaient 100, d'autres 200 et d'autres 400. La préfecture de police détient une liste mais qui n'est aucunement fiable», dénonce-t-elle.

Et d'ajouter : « Cette période reste une page sombre et mystérieuse de l'Histoire de la France. La France ne reconnaît pas cette date dans les manuels historiques, il n'y a aucune mention de cet incident. Le refus de la France de reconnaître publiquement ces événements contraste avec l'image de la France d'aujourd'hui, celle d'une France qui chapeaute le Printemps arabe, comme en Libye » déplore-t-elle. Le documentaire se base sur les témoignages d'Algériens poursuivis par la police et exploite des images



d'archives montrant des images lancinantes de milliers de personnes détenues dans des centres de détention, transportées en bus ou en avion durant la déportation. « J'ai réussi à avoir accès aux archives de la police et du gouvernement, rappelle-t-elle, des données que certains historiens n'avaient même pas le droit de voir ».

Dénoncer par l'image

Signalons que cet épisode tragique de la guerre d'Algérie n'a pas été occulté par les autres cinéastes ni même par les hommes de lettres. Sept longs-métrages, fictions et documentaires sur ce sujet ont été réalisés. « Il y a eu plus d'éclairages ou de questionnements audiovisuels sur ce sujet qu'autour des massacres de Sétif et de la

bataille d'Alger », relate Yasmina Adi dans une interview donnée au *Nouvel Observateur*.

Lever les tabous

D'ailleurs, un bref tour d'horizon des principaux films des années 80 et 90 à caractère dénonciateur ou historique ayant trait au conflit franco-algérien permet de s'en rendre compte. Citons *La question*, film-clé sur la réalité de la torture pendant le conflit, *L'Honneur d'un capitaine* de Pierre Schoendoerffer, *Les Folles années du twist* de Mahmoud Zemmouri, *Cher frangin* de Gérard Mordillat, *La Guerre sans nom* de Bertrand Tavernier, *Les Roseaux sauvages* d'André Téchiné ou encore *R.A.S.* d'Yves Boisset dans les années 70.

Cependant, à partir des années 2000, la production devient plus abondante, comme si le temps était venu de lever les tabous. Parmi ces opus, *La Nuit noire, 17 octobre 1961* d'Alain Tasma, *La Trahison* de Philippe Faucon, *Mon colonel* de Laurent Herbiet, *Michou d'Auber* de Thomas Gilou, *Nocturne* de Henri Colomer, *L'Ennemi intime* de Florent Emilio Siri, « *Algérie, histoires à ne pas dire* » de Jean-Pierre Lledo et le bouleversant *Indigènes* de Rachid Bouchareb.

Le dernier en date, celui de Yasmina Adi, est à la croisée du présent et du passé, oscillant entre narration véridique et images d'archives bouleversantes. Une nouvelle pierre à l'édifice de cette page poignante de l'Histoire et un bel hommage posthume. ♦